

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

DIALOGUE AUX ENFERS :
MAURIAC, CHATEAUBRIAND,
BARRÈS

■ JEAN-PAUL CLÉMENT ■

Entre l'aristocrate breton, le vicomte François-René de Chateaubriand, né sous Louis XV, et le bourgeois bordelais, notre contemporain, le parallèle semble quelque peu osé, l'exercice difficile et relèverait pour une part de la pure rhétorique, au mieux une manière de renouer avec la tradition classique d'un Fontenelle ou d'un Fénelon faisant dialoguer aux Enfers deux grands esprits appartenant à des siècles et à des milieux, j'oserais presque dire à des mondes, différents. Et pourtant !

Retrouvons-les donc au bord du Léthé pour un nouveau « Dialogue des morts » : Mauriac, romancier, intellectuel, n'aspirant à aucun rôle officiel dans l'État si ce n'est de remplir cette fonction d'éclaireur, de conscience ou de belle âme – selon le point de vue où l'on se place – de son époque ; auteur d'un *De Gaulle* et de *Mémoires politiques* certes, mais qui ne peuvent en aucune manière se comparer avec ceux d'un Chateaubriand – avec les *Mémoires d'outre-tombe*, vaste épopée de son temps – ni avec la carrière d'homme d'État de Chateaubriand, pair de France, ambassadeur et ministre.

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

Certes, Chateaubriand est lui aussi un romancier ; il est le père d'*Atala*, des *Martyrs*, roman chrétien s'il en fut, mais où les personnages sont constamment dressés sur le grand théâtre des civilisations, alors que chez Mauriac, la volonté intimiste du créateur reclut ses créatures dans la touffeur des secrets et des tourments.

Mauriac est un homme de conviction, d'humeur ; ce n'est pas un homme de doctrine. Pour ses contempteurs, Chateaubriand ne le serait pas davantage, bien qu'on ne puisse lui dénier, à côté de *De Buonaparte et des Bourbons* – furieux pamphlet contre l'idole qui tombe –, les *Réflexions politiques* et *De la monarchie selon la Charte*, écrits qui, s'ils comportent une part pamphlétaire et polémique, échafaudent un véritable système politique où l'imagination constitutionnelle de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, nourrie de l'expérience anglaise, se donne libre cours, anticipe sur l'événement et nous fait assister au fonctionnement idéal d'un régime représentatif fondé sur la liberté d'opinion.

Autre différence : alors que chez Mauriac la verve du polémiste, l'acuité de son regard ne cesse de s'affûter, on assiste davantage – en dépit de la superbe *Vie de Rancé*, œuvre ultime – à un retrait ombrageux de Chateaubriand, à un abandon, un « à quoi bon », une sorte de nihilisme couleur d'encre qui domine les dernières années de sa vie. Chateaubriand, républicain, « homme des anciennes races », appartient à la vieille aristocratie ; Mauriac, à la bourgeoisie triomphante.

Deux hommes, deux planètes ? Mon propos s'arrêterait là mais il serait injuste et fort superficiel. Un détail bien précis devrait nous alerter, nous faire comprendre qu'un rapprochement n'est pas fortuit. Il suffit de se reporter à l'index du *Bloc-notes* : qu'y trouvons-nous ? une surabondance de références à Chateaubriand. Nous découvrons non sans surprise un Mauriac lecteur averti et appliqué des *Mémoires d'outre-tombe* (1), où il puise volontiers pour nourrir sa méditation intérieure, de même qu'il va chercher sa provende chez Victor Hugo, Lamartine et son « cher » Benjamin Constant. Je viens de citer quelques noms ; ils composent aux yeux de Mauriac une phalange héroïque d'écrivains journalistes qui ont accompli leur sacerdoce avec indépendance et liberté d'esprit : Mauriac se reconnaît parmi eux.

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

Comment l'auteur de *Génitrix* a-t-il rencontré Chateaubriand ? Dans son adolescence, au même titre qu'il lisait Lacordaire, *Rolla* de Musset, il s'est nourri du *René* de Chateaubriand ; belles lectures du passé pieusement conservées dans les collèges de province. Ces auteurs appartenaient au fonds de culture des collèges d'une province par ailleurs rétive aux modes et aux tapages littéraires du pandémonium Paris. C'est seulement lorsqu'il découvre chez un libraire l'*Anthologie de la poésie française* de Paul Léautaud que le jeune Mauriac découvrira la modernité.

Cette relation privilégiée entre Chateaubriand et Mauriac ne s'explique pas toute entière par une jeunesse infusant dans les béatitudes reposantes d'une littérature pieusement conservée. Elle doit beaucoup au médiateur Maurice Barrès, à qui le jeune poète des *Mains jointes* adresse son livre, comme un jeune impétrant aux mystères de la vie se rend auprès du « grand sourcier » (2). Ses entretiens avec Barrès, ses déambulations à travers la place de la Concorde, Mauriac les évoquera toujours avec une émotion que le temps n'altère. Même si le disciple ne suit pas le maître dans ses excès périlleux de nationalisme, Mauriac, jusque dans les dernières pages de son *Bloc-notes*, s'il cède parfois à la critique, la nuance toujours de cette tendresse qui s'adresse au-delà du temps au prince de sa jeunesse. Si Mauriac est un fils de Barrès, « Barrès est un fils de Chateaubriand » ; c'est Mauriac lui-même qui le dit, établissant ainsi, pour nous, l'acte de notoriété à partir duquel nous établirons notre généalogie.

De Chateaubriand, Mauriac retient peut-être plus « l'âme de *René* » que la pensée de l'Enchanteur. Barrès, il est vrai, avait occulté une part du legs de Chateaubriand, jugeant que l'œuvre de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* était « l'expression du désœuvrement de grands féodaux livrés à eux-mêmes après la Révolution française ». Il en avait toutefois retenu non seulement une musique, des thèmes, mais aussi un style. Il n'est pas nécessaire de faire preuve d'une grande perspicacité pour découvrir chez Barrès un Chateaubriand presque ostensible. Albert Thibaudet remarque avec malice que la phrase de Barrès amène cette grâce souple, ployante, flexueuse, plus romantique que celle du *Génie du christianisme* où il voit, avec un certain paradoxe, la « fine fleur de l'éloquence de Massillon » (3).

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

En religion, Barrès défend les Églises de France et prêche en « chef de chœur », en « chrétien de désir », selon la formule de Mauriac. Chateaubriand – dont la ferveur religieuse est contestée par les uns, affirmée par les autres – est sensible à l'aspect civilisateur du christianisme et admire sa puissance civilisatrice ; il a fait reculer la barbarie, cette « société physique » toujours renaissante fondée sur la force et l'intérêt. Dans le *Génie*, son christianisme est globalement jubilatoire, baroque, sensuel : avec le temps, il s'intériorise, animé d'un grand souffle prophétique qui lui fait annoncer, dans les pages finales des *Mémoires d'outre-tombe*, les malheurs de l'Église, l'invincible nécessité de retourner aux rigueurs et aux persécutions de la Thébaidé avant de reparaitre dans l'accomplissement de l'espérance plénière.

Chez Mauriac, le sentiment religieux est profond mais tourmenté, étroitement mêlé aux travaux et aux jours. Chez le biographe de Jean Racine, chez ce janséniste qu'est Mauriac, la vie et l'écriture sont issues d'un dialogue permanent avec la Divinité. Mais que penser lorsque Mauriac s'exclame à propos des catholiques hollandais qui veulent révolutionner l'Église : « [...] ah non ! Je ne fais pas bon marché, quant à moi, des structures – fussent-elles secrétées par une longue histoire humaine. Tant de grâce aura ruisselé à travers elles et tant de sainteté. (4) » Cette exclamation pourrait être de Chateaubriand, voire du Barrès de *la Grande Pitié des Églises de France*, et nous fait entrer de plain-pied dans une certaine forme de traditionalisme.

Paysages de Chateaubriand

À son retour en France, après sept ans d'exil, Chateaubriand écrivait : « Si un instinct sublime n'attachait pas l'homme à sa patrie, sa condition la plus naturelle sur la terre serait celle de voyageur. (5) » Dans le *Génie du christianisme*, il approfondit ce sentiment de patrie qui vibre dans le cœur de l'Esquimau dans sa demeure gelée, ou de l'Arabe dans son désert brûlant et stérile ; c'est une part inconsciente du moi qui s'attache aux lieux pour s'y épanouir. Les enracinements de Chateaubriand sont multiples et

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

concomitants, car ils sont souvent de l'ordre de la mémoire et du mythe. Sa patrie est bretonne certes, mais surtout française. Et ne se sent-il pas citoyen de la Grèce lorsqu'il arpente les ruines de Sparte ou d'Athènes ; ou de Rome lorsqu'il fait entreprendre les fouilles de la porte de Torre Vergata, par une sorte d'exterritorialité spirituelle.

Chateaubriand est un homme de la mer et des lointains, alors que Mauriac est davantage enraciné dans son Aquitaine, attaché à ses pins, à sa terre de Malagar qui constitue presque la substance et même l'esprit de ses romans. Chateaubriand a quitté Combourg avant la Révolution, n'y est jamais revenu ; et s'il a choisi le Grand-Bé comme tombeau, c'est peut-être moins par hommage à sa Bretagne natale que parce que « l'homme des confins » y trouva réunies l'immensité du ciel, la solitude et la mer, sa « seule maîtresse ». Toutefois, entre le terroir brûlé, desséché, épreuve de la foi et du désert que représentent les landes de Mauriac, et la patrie bretonne que Chateaubriand décrit si bien dans le *Génie du christianisme* – ces grandes landes paludéennes où l'on sait où commence la mer et où finit la terre –, entre l'aridité des pins dans la fournaise de l'été, l'« indigence bretonne » couverte d'ajoncs et les lignes grises et sèches de la colline de Sion chères à Barrès, il existe un lien, une communauté de sentiment faite de rigueur, de mélancolie, et comme un bonheur de dépouillement. Dans son dernier roman, l'un des plus émouvants, *Un adolescent d'autrefois*, parlant de la propriété familiale de Maltaverne, le héros dit : « Ce que j'aime tant, sur ce thème j'étais inépuisable, et Marie avait déjà les oreilles rebattues de mon hostilité aux beaux sites, et que la nature ne me touchait que là où j'étais seul à pouvoir être atteint par elle, moi seul et les êtres qui l'aimaient par moi, en moi. Nous n'allâmes pas jusqu'au ruisseau parce que la prairie devait être mouillée, mais nous demeurâmes immobiles et sans parler, à l'écoute de ce ruissellement si furtif et qui dure, et qui durera dans les siècles des siècles [...]. Il y a loin de se connaître comme éphémère, à le sentir dans sa chair. C'est que le ruissellement de la Hure a appris à un petit garçon, dans ces nuits d'été d'autrefois où il s'arrêtait pour écouter le silence, – ce silence tout vibrant de grillons, et que traversait le sanglot d'un nocturne, l'appel des crapauds, où était perceptible le moindre froissement des

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

branches. (6) » Pour chacun d'eux, la petite patrie fait aimer la grande.

Héritiers non seulement d'une terre, d'une tradition, de mœurs, de manières d'être et de penser, de gestes immémoriaux qui feront de Chateaubriand un « aristocrate » par nature et par goût – même s'il estime qu'il ferait un républicain fort convenable –, le bourgeois et le vicomte sont enracinés dans cette terre, dans ce terroir qui résonne de manière émotive. Dans le *Génie du christianisme*, on trouve : « Si l'on nous demandait quelles sont donc ces fortes attaches par qui nous sommes enchaînés au lieu natal, nous aurions de la peine à répondre. C'est peut-être le souris d'une mère, d'un père, d'une sœur ; c'est peut-être le souvenir d'un vieux précepteur qui nous éleva, des jeunes compagnons de notre enfance ; c'est peut-être les soins que nous avons reçus d'une nourrice, d'un domestique âgé, partie si essentielle de la maison (*domus*) ; enfin ce sont les circonstances les plus simples, si l'on veut même, les plus triviales : un chien qui aboyait la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenait tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher de l'église qu'on voyait au-dessus des arbres, l'if du cimetière et les tombeaux gothiques : voilà tout ; mais ces petits moyens démontrent d'autant mieux la réalité d'une providence, qu'ils ne pourraient être la source de l'amour de la patrie et des grandes vertus que cet amour fait naître, si une même volonté ne l'avait ordonné ainsi. (7) »

Le traditionalisme, qui constitue la toile de fond de leur monde intérieur, circule dans leur pensée et leur action, chez Chateaubriand mais aussi chez Mauriac. Lorsque le père du jeune Frontenac se promenait le long de la Hure, « petit ruisseau perdu », vers 1865, nous n'en étions qu'à l'invention même d'une tradition, et il faut toute la ferveur barrésienne de Mauriac pour écrire ainsi dans *le Mystère Frontenac* : « Yves oubliait de manger, regardait Jean-Louis à la dérobee et il songeait aussi à ces bornes mystérieuses : elles s'animaient dans son cœur, elles pénétraient dans le monde secret que sa poésie tirait des ténèbres. » Et un peu plus haut : « Burthe [*le régisseur*] comptait les pins d'une rangée, écartait les ajoncs, creusait la terre et soudain, la pierre enfouie apparaissait placée là, depuis plusieurs siècles, par les ancêtres bergers. Gardiennes du droit, ces pierres ensevelies, mais toujours présen-

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

tes, sans doute inspiraient-elles à José un sentiment religieux jailli des profondeurs de sa race. (8) »

Traditionalisme politique que nous retrouvons avec l'image réelle ou métaphorique de l'arbre, placé si je puis dire au centre de leur configuration symbolique. Barrès lui-même s'est plu souvent, et avec une grande justesse, à comparer son développement et la logique de sa vie à ceux d'un arbre qui croît. Ce n'est pas en vain que dans *le Mystère Frontenac* Mauriac a placé en exergue ces vers de Maurice de Guérin :

« Comme un fruit suspendu dans l'ombre du feuillage,
Mon destin s'est formé dans l'épaisseur des bois,
J'ai grandi, recouvert d'une chaleur sauvage,
Et le vent qui rompait le tissu de l'ombrage,
Me découvrit le ciel pour la première fois.
Les faveurs de nos dieux m'ont touché dès l'enfance ;
Mes plus jeunes regards ont aimé les forêts,
Et mes plus jeunes pas ont suivi le silence
Et m'entraînaient bien loin dans l'ombre et les secrets. »

Maurice de Guérin, ce fils de René, tient lui aussi le rôle d'intercesseur : les arbres « sont ma seule famille », écrit Chateaubriand lorsqu'il plante la Vallée-aux-Loups. Ces arbres sont pour lui à la fois symbole d'enracinement et de liberté, d'enracinement dans le sol, là où ils plongent et tirent tout le suc des terres civilisatrices, puis ressurgissent et s'étendent vers le ciel, la liberté et le sacré. Ne fait-il pas naître l'art gothique dans les forêts de l'ancienne Gaule ?

Cet anticonformiste, persuadé que la mobilité est la loi du monde, cet homme des réalités qu'est Chateaubriand, n'en est pas moins attaché aux émotions du passé. Ce désir de faire coïncider le temps passé et le temps retrouvé, manière proustienne d'éprouver la vie, introduit une nuance de tragédie. Une autre citation vient là pour nous éclairer : « N'est-il rien dans la vie, écrit Chateaubriand, n'est-il rien dans la vie d'autrefois, rien dans cet espace borné que vous aperceviez de votre horizon encadré de lierre ? Au-delà de votre horizon, vous soupçonniez des pays inconnus, dont vous parliez à un bel oiseau de passage, seul voyageur que vous aviez vu à l'automne. C'était bonheur de

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

songer que les collines qui vous environnaient ne disparaîtraient plus à vos yeux, qu'elles renfermeraient vos amitiés, vos amours, que le gémissement de la nuit autour de votre asile serait le seul bruit auquel vous vous endormiriez [*songeons à Maltaverne d'Un adolescent d'autrefois*], que jamais la solitude de votre âme ne serait troublée, que vous y rencontreriez toujours les pensées qui vous attendent pour reprendre avec vous leur entretien familier. Vous saviez où vous étiez né, vous saviez où serait votre tombe ; en pénétrant dans la forêt vous pouviez dire : beaux arbres qui m'avez vu naître, bientôt, vous me verrez mourir. (9) » Aussi quel bonheur lorsqu'en 1827, Chateaubriand, de retour à Rome, fastueux ambassadeur du Roi Très Chrétien, retrouve la campagne romaine avec, dit-il, « une telle exactitude qu'il me serait impossible d'y retrancher ou d'y ajouter un mot » (il fait référence là à sa *Lettre sur la campagne romaine* adressée à Fontanes en 1804). Il ajoute cependant : « Une compagnie étrangère est venue cet hiver proposer le défrichement de la campagne romaine [...] Si jamais ils venaient enlaidir les friches où le soc de Cincinnatus s'est brisé, sur lequel toutes les herbes penchent au souffle des siècles, je fuirais Rome pour n'y remettre les pieds de ma vie. (10) »

Cet attachement à une patrie menacée introduit cette tension douloureuse et féconde chez Chateaubriand, Barrès et Mauriac : tous sont conscients de cette accélération de l'Histoire (Halévy), de cette poussée technique qui transforme le monde. Comment éviter que la patrie ne devienne un conglomérat d'individus, sans mémoire, sans conscience, exaltés d'eux-mêmes ? Face au développement extraordinaire des transports, les anciennes structures disparaissent, que rien ne vient remplacer. Que faire du passé national lorsque la démocratie technique arrache les coutumes, nivelle les diversités, tue la joie et le chant, crée partout des hommes sans mémoire, tout ce qui s'est perdu dans ce temps et continue à se perdre. Nos auteurs en ont le sentiment physique, obsédant, déchirant même. Faut-il se cramponner à défendre, sur la ligne politique comme sur la ligne de la culture, l'intégralité de formes révolues ? Comment, pour reprendre une formule barrésienne, réintégrer le passé avec ses paysages, ses coutumes, ses harmonies, dans les « amitiés françaises » ?

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

Cet amour de la patrie, du cri de la grive de Montboissier aux grillons de François Mauriac, nous conduit à un thème connexe qui est celui du souvenir personnel. Parlant du général de Gaulle de retour au pouvoir Mauriac cite le vieux Chateaubriand, celui de la *Vie de Rancé* (1843) : « Rompre avec les choses réelles, ce n'est rien, mais avec les souvenirs ! Le cœur se brise à la séparation des songes tant il y a peu de réalité dans l'homme. »

« Ce mot de Chateaubriand, ajoute Mauriac, Marcel Proust me remercia dans une lettre que j'ai encore, de le lui avoir signalé (11) »

Rompre avec les souvenirs, cela renvoie au vieux fond de la sagesse antique et chrétienne, mais va au-delà ; en somme, les songes ne seraient-ils pas la réalité, les fictions ne peuvent-elles devenir plus fortes qu'une réalité fragile et médiocre ?

Du côté de la politique

Cette remarque en reflet de Mauriac nous introduit au second thème qui, me semble-t-il, rattache Mauriac à Chateaubriand : la morale en politique.

Si nous reprenons l'article de François Mauriac, où De Gaulle est comparé à Don Quichotte et la France à Dulcinée, nous lisons : « De Gaulle croit en la France de son *Histoire de France*. Il agit comme s'il y croyait, et par là il attire de la fiction : elle redevient vraie grâce à lui ; c'est-à-dire que la fiction, quand elle est soutenue par un grand dessein, par un noble dessein, quand elle n'est pas assujettie aux règles des intérêts, devient réalité elle-même. » En 1818, Chateaubriand combattait dans *le Conservateur* les « esprits spéciaux », les technocrates de son temps, auxquels il reprochait de ne comprendre la réalité qu'au travers des chiffres, indifférents aux plaies cachées d'un peuple, pourvu que les impôts rentrent bien et que les poules pondent des œufs. « *L'âme*, écrit-il, perd sa beauté, la vertu ses leçons, l'histoire ses exemples. Je n'ai point demandé aux ruines de Sparte si Léonidas avait connu la morale des intérêts. » Et il ajoute : « La France comme la Grèce repousse par son caractère la morale des intérêts. Notre vieille

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

monarchie était fondée sur l'honneur : si l'honneur est une fiction, du moins cette fiction est naturelle à la France et elle a produit d'immortelles réalités. » Et pour finir : « Quoi de plus absurde que de crier au peuple : ne soyez pas dévoués, n'ayez pas d'enthousiasme, ne songez qu'à vos intérêts ! C'est comme si on lui disait : ne venez pas à notre secours, abandonnez-nous, si tel est notre intérêt. Avec cette profonde politique, lorsque l'heure du dévouement arrivera, chacun fermera sa porte, se mettra à la fenêtre et regardera la monarchie passer. Ce n'est pas en favorisant les passions, mais en les combattant, que tous les législateurs ont cherché à donner force aux envies : Platon défendait le vin à la jeunesse, et ne le permettait qu'aux vieillards. Si la politique n'est pas une religion, elle n'est rien ! (12) » À quoi Mauriac répondra, comme en écho, dans son *Bloc-notes* : « Les crimes de la vie personnelle peuvent être rachetés, non ceux de la politique. »

Chateaubriand dénonçait la politique des intérêts, Mauriac les « féodalités dévoratrices », qui pour l'un portent atteinte aux fondements même d'une société chrétienne, pour l'autre offusquent l'intérêt général. Dans les deux cas, nous retrouvons la même volonté de rabaisser l'État à l'aune des convoitises. Mauriac s'insurge contre « cette gloutonnerie qui ne voit pas plus loin que son museau » (13). L'archétype dérisoire de cette politique des intérêts, que jadis dénonçait Chateaubriand, vient s'incarner dans la figure devenue grotesque de ce président du conseil de la IV^e République – qui ne méritait ni cet honneur ni cette indignité, mais le polémiste passe et laisse à jamais une image déformée.

« Rien, écrit Mauriac, ne sera donc changé à la politique française » – et cela grâce à Laniel – « et notre bourgeoisie continuera de savourer ce bonheur dont elle avait rêvé durant un demi-siècle, sans y pouvoir atteindre jamais.

Parvenu à la vie consciente au lendemain de la crise boulangiste, j'ai durant toute mon enfance, entendu les grandes personnes soupirer après de « bonnes élections ». Mais elles devenaient pires, ces élections, à mesure que je grandissais, à mesure aussi que se faisait plus furibonde la bataille contre ce qu'on appelait autour de moi « la judéo-maçonnerie ».

Les jeunes Français d'aujourd'hui auraient peine à croire, ce qui est en effet incroyable et qui pourtant est vrai, que M. Laniel, que ce qu'incarne M. Laniel a été le rêve, la chimère passionnément caressée, le bonheur jamais atteint de la société française entre 1880 et 1940. Elle l'a

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

serré de près de deux fois, ce bonheur, grâce à un général, à sa barbe blonde, et à son cheval, et plus tard, grâce à ce capitaine juif dont l'écriture, pour son malheur, ressemblait à celle du commandant Esterhazy.

Ce désir immodéré d'un gouvernement modéré se manifestait avec violence dans nos familles comme dans la rue. Je me souviens de ce cousin, le plus inoffensif des hommes et le plus doux, qui épouvantait mon enfance en roulant des yeux et en criant : "Un sabre ! Un sabre ! Je ne connais que ça, un sabre !" (14) »

On comprend que Mauriac se soit attaché à de plus hautes figures, celle de Pierre Mendès-France ou du général de Gaulle ; pour lui, comme pour Chateaubriand qu'il cite ici, « l'ambition dont on n'a pas les talents est un crime » (15) : ces deux hommes d'État lui semblent aptes, le premier par sa rigueur intellectuelle, le second par la légitimité qu'il incarne au regard de l'Histoire, à transcender les intérêts particuliers, germes de dissociation sociale. Pierre Mendès-France, auquel Mauriac s'est attaché pendant toute sa période dite de « gauche libérale », dans *l'Express* au côté de Jean-Jacques Servan-Schreiber, apparaît seul, dressé contre son parti lui-même, en butte à la coalition des intérêts et des « féodalités », « tous ces muets qui étranglent les empires » (formule de Chateaubriand, que Mauriac reprend dans son *Bloc-notes*).

Pour Chateaubriand, la légitimité s'incarne dans la branche aînée des Bourbons. Toutefois, cette fidélité qui le conduira jusqu'à Prague en 1833, puis à Venise en 1846, reste libre. Alors que Mauriac, passé du maréchal Pétain à De Gaulle, fait de sa biographie du général une sorte d'hagiographie – en tout cas un acte de dévotion quelque peu puéril.

Nous trouvons, chez les deux écrivains, ce mépris des opportunistes, cette hostilité à l'assujettissement aux intérêts qui ramènent vers le bas, mutilent cette Personne éminente, la France.

Chateaubriand et Mauriac invoquent tous deux la morale chrétienne, ciment de la société. Pour le premier, « il n'y a pas de politique sans morale » et de morale sans religion car la religion seule donne la durée aux sociétés.

« Si l'on retranche la vérité morale de la vérité politique, celle-ci reste sans base ; alors il n'y a plus aucune raison de préférer la liberté à l'esclavage, l'ordre à l'anarchie. Mon intérêt, direz-vous ? En détruisant la

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

vérité morale, vous me rendez à l'état de nature ; tout m'est permis, et vous êtes en contradiction avec vous-même quand vous venez, afin de me retenir, me parler de certaines nécessités que je ne reconnais pas. Ma règle est mon bras : vous l'avez déchaîné, je l'étendrai pour prendre ou frapper au gré de ma cupidité ou de ma haine. (16) »

Ce qui ne veut pas dire, chez Chateaubriand, que la morale est là pour soutenir un ordre établi, qu'elle peut être le suppôt d'un ordre qui serait injuste : « Songez-vous que le souvenir d'une seule condamnation, celle de Socrate, a traversé vingt siècles pour flétrir le juge et le bourreau », écrit-il dans *le Conservateur*.

La morale doit s'opposer à la *realpolitik*, souvent à courte vue, que ce soit pour la guerre d'Espagne (1936) ou les guerres d'émancipation internationale après 1945 – Corée, Maroc, Algérie. Mauriac, fait frémir les bien-pensants, s'efforce d'imposer, par la plume, les exigences de la morale chrétienne aux politiques de son temps, écrivant, non sans outrance, que la Corée était semblable au « Christ des barricades », formule chère aux romantiques lamennaisiens.

Nobles et bourgeois

En vérité, Mauriac et Chateaubriand prennent à revers leurs alliés, mécontentent la droite, dont ils sont issus, sans convaincre la gauche, et se font des ennemis partout. Leur indépendance va si loin que Chateaubriand et Mauriac sont considérés comme des traîtres parce qu'ils dénoncent les hypocrisies, rouvrent les vieilles cicatrices, débrident les plaies douloureuses. Mauriac était tout désigné pour s'ériger en sibylle des démocrates chrétiens ; or il n'y aura pas de censeur plus impitoyable de leur politique. Chateaubriand aurait dû soutenir les royalistes ; bien souvent, il s'en moque, les malmène, les brocarde, ose affirmer que Charles X, abolissant la censure, est plus puissant que Louis XIV. Après 1830, même, lorsqu'il entreprend son ambassade « au pays des ombres » auprès de Charles X, réfugié à Prague afin de plaider la cause de la duchesse de Berry qu'il avait, devant Mme de Boigne, appelée irrespectueusement « la danseuse de cordes

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

d'Italie », il suscite autour de lui réprobation et méfiance des « douairières et grands veneurs de Fontainebleau ». Il demeure « l'homme de la défection », celui qui a trahi Villèle puis refusé, par une démission éclatante en 1829, de s'associer à « la misérable conjuration de palais » des ordonnances de Juillet.

Pour Chateaubriand, la Restauration a trahi la mission qui était la sienne, c'est-à-dire réconcilier la gloire et les libertés, l'ancienne et la nouvelle France. Pour Mauriac, les démocrates chrétiens ont trahi leur idéal – une grande idée à laquelle le jeune Mauriac avait été sensible –, tout ce mouvement intellectuel dont on trouve des échos dans son ultime roman, *Un adolescent d'autrefois*, où il cite Blondel et La Berthonnière, qui s'efforcèrent renouveler le christianisme, de détacher la cause de l'Église des puissances d'établissement, et d'un ordre social fondé sur la possession pharisaïque.

Dès lors, Mauriac passe pour « une conscience chrétienne prompte à s'émouvoir sur de faux rapports » (réception à l'Académie française du maréchal Juin), et Chateaubriand pour un « jacobin » camouflé. Traditionalistes et franc-tireurs non assujettis aux pesanteurs sociales ou politiques, ils sont capables de retournements qui surprennent ; leur lucidité et leur liberté viennent constamment surprendre la conscience des bien-pensants, aristocrates ici, bourgeois là.

De la bourgeoisie, Chateaubriand n'avait qu'une connaissance bien superficielle par la fréquentation des vassaux de Combourg, des salons parlementaires et parisiens de Malesherbes de sa sœur Julie de Farcy à la veille de la Révolution. De cette connaissance rapide, cursive, Chateaubriand a tiré un diagnostic d'une rare pertinence. Il a observé que la jalousie de la bourgeoisie contre la noblesse ne venait pas de l'inégalité des emplois, mais qu'elle venait de l'inégalité de considération :

« Il n'y avait si mince hobereau qui n'eût privilège d'insulte ou de mépris envers le bourgeois jusqu'à ce point de lui refuser de croiser l'épée : ce monde de gentilshommes dominait tout. [...] Ce ne sont pas les nobles, ajoute-t-il, que l'on a persécutés dans la Révolution [...] c'est une opinion que l'on a immolée dans leur personne ; opinion contre laquelle la France entière se soulèverait encore si l'on essayait de la faire renaître. (17) »

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

Opinion que l'on retrouve chez Barrès : « La Révolution de 1830 fut moins un soulèvement de la France contre son roi, que de chaque Français contre un ci-devant. » Sous la monarchie de Juillet, Chateaubriand reprochera au régime de s'identifier au système des intérêts, de se renfermer, « comme entassé dans les limites étroites de cette bourgeoisie, à l'exclusion de tout ce qui était au-dessous d'elle, et en fait de tout ce qu'elle avait au-dessus ». Chateaubriand se gausse de cet « amphibie juste-milieu, troupeau de sordides médiocrités ». Il écrit en 1831 : « Le juste-milieu, la liberté avec les places de commis aux douanes et aux lettres sont devenues la passion de Juillet corrompu. Ne parlez pas d'honneur : les fonds baisseraient de dix centimes [...] Je doute que la liberté se plaise longtemps à ce pot-au-feu. (18) » Faute de morale, dans cet État transformé en compagnie industrielle, la société risque de devenir une société purement physique, où la violence répond à la violence, où l'égoïsme s'exaspère, outrecuidant et fragile. À cette bourgeoisie prébendière, accrochée aux places, qui investit le pouvoir, cette bourgeoisie d'État, si caractéristique de la société française, puis de la Révolution et de l'Empire, qui nourrit l'anti-bourgeoisisme d'essence aristocratique de Chateaubriand, fait contraste l'anti-bourgeoisisme de Mauriac, qui vient de l'intérieur. Dans l'œuvre de Mauriac, la noblesse appartient à une autre planète. Le bourgeois Mauriac dénonce à son tour la bourgeoisie et ses travers, sans pour autant – et c'est peut-être là une des finesses du romancier – remettre en cause le regard qu'elle porte sur elle-même et sur autrui.

Cette bourgeoisie pharisienne, qui traite tout intellectuel de « diseur de riens », qui méprise le savoir, est un merveilleux objet romanesque. Ainsi, lorsque le jeune Yves Frontenac publie ses premiers vers dans le *Mercur de France*, sa mère Blanche en conçoit un secret orgueil, mais surtout recommande de ne pas laisser « traîner cette revue qui contenait des pages immondes d'un certain Rémy de Gourmont » (19). Mais cette bourgeoisie terrienne, si imbue d'elle-même, n'en est pas moins la bourgeoisie de Mauriac, même s'il lui arrive de la honnir. Pourquoi ? Mauriac en donne la réponse par personne interposée : parce qu'elle fait partie de son enfance, qu'elle est prise « dans une masse de poésie à laquelle il ne leur appartenait pas d'échapper ». Ses « parents, cette famille blasphémaient contre l'esprit, écrit Mauriac dans *le Mystère*

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

Frontenac, mais l'esprit résidait en eux, il les illuminait à leur insu » (20) ; c'est l'esprit d'une certaine tradition à laquelle il demeure indiciblement attaché. Mais dans les deux cas, le peuple ne serait-il pas absent, ignoré ?

Dernier volet sur lequel nous pouvons évoquer les deux ombres dans leur dialogue imaginaire : « l'affrontement de la politique et de l'écrivain d'imagination » (21) et l'ostracisme qui s'ensuit, en tant qu'écrivains et parce qu'écrivains ; l'ostracisme de tous les hommes qui idolâtrèrent les faits, le positif, et pensent résoudre les problèmes de l'ordre social par les chiffres, comme le dit Chateaubriand. De tout leur être, Mauriac et Chateaubriand s'insurgent, à plus d'un siècle de distance, contre cette répartition des tâches, ce cloisonnement des fonctions. Mauriac l'explique à sa façon dans le *Bloc-notes* :

« L'homme de lettres qui s'intéresse aux politiciens et aux parlementaires comme Mäeterlinck, et aux abeilles, les dérange par le seul fait qu'il les regarde. Observer les fourmis du Parlement, c'est découvrir l'obscur nécessité de leurs allées et venues. Quelques-uns sont au service de maîtres que l'on ne voit pas, qui ne sont pas si nombreux, dont le nom tiendrait sur une feuille de bloc-notes. Je vous reconnais, bien que vous ne portiez pas de livrée, je sais à qui vous appartenez. (22) »

N'est-ce pas en effet en ethnologue caustique que Chateaubriand décrit la Chambre des pairs de la République, épingle ces honorables parlementaires, la tête penchée en avant, tenant à l'oreille un cornet dont l'embouchure est dirigée vers la tribune et, ajoute-t-il, « je les endormis, ce qui est bien naturel, l'un d'eux laissa tomber son cornet ; son voisin, réveillé par la chute, voulut ramasser poliment le cornet de son confrère ; il tomba » (23).

Politiquement engagés et intellectuellement dégagés

Chateaubriand et Mauriac sont des hommes tout à la fois politiquement engagés mais cultivant une incoercible liberté. Coexistent chez eux une passion pour la politique et une sorte de retrait critique qui ne peut manquer d'irriter les gens du sérail.

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

D'où le reproche constamment adressé à Chateaubriand d'introduire dans la politique des idées vagues, inconsistantes, et de faire tenir sa ligne politique en points d'une susceptibilité caressée ou outragée. Lorsque Chateaubriand publie en 1814 ses *Réflexions politiques*, œuvre puissante, profonde, où s'exprime sa « doctrine » politique et constitutionnelle, l'ouvrage est loué par Louis XVIII, qui le recommande à ses ministres ; mais c'est le même roi qui affirme : « Surtout, gardez-vous d'engager un poète dans vos conseils. » Chateaubriand prétendait qu'il pourrait prendre un Guizot ou un Molé au portefeuille, eux qui doutaient de ses compétences « positives » : il y revient à la fin des *Mémoires d'outre-tombe*, et longuement :

« [...] dans les emplois, je veux défendre les gens de lettres contre les gens de diplomatie, de comptoir et de bureaux. Il ne faut pas que ceux-ci s'avisent de se croire au-dessus d'hommes dont le plus petit les surpasse de toute la tête ; quand on sait tant de choses, comme messieurs les positifs, on devrait au moins ne pas dire des âneries. Vous parlez de faits, reconnaissez donc les faits : la plupart des grands écrivains de l'Antiquité, du Moyen Âge de l'Angleterre moderne, ont été de grands hommes d'État, quand ils ont daigné descendre jusqu'aux affaires. [...] Jamais notre vanité ne reconnaîtra à un homme, même de génie, deux aptitudes, et la faculté de faire aussi bien qu'un esprit commun des choses communes. Si vous dépassez d'une ligne les conceptions vulgaires, mille imbéciles s'écrient : "Vous vous perdez dans les nues !" ravis qu'ils se sentent d'habiter en bas, où ils s'entêtent à penser. Ces pauvres envieux, en raison de leur secrète misère, se rebiffent contre le mérite ; ils renvoient avec compassion Virgile, Racine, Lamartine à leurs vers. Mais, superbes sires, à quoi faut-il vous renvoyer ? à l'oubli : il vous attend à vingt pas de votre logis, tandis que vingt vers de ces poètes les porteront à la dernière postérité. »

Le 27 septembre 1958 (24), Mauriac réplique vertement à Jacques de Lacretelle, qui dans le *Figaro littéraire* prétendait « que la politique, quand l'artiste se jette dans sa toile, agit à la manière d'une araignée. Elle ne tue pas, mais le pique dans son centre vital et lui ôte sa raison d'être ». « Vraiment ? rétorque Mauriac qui se sent visé, Chateaubriand et Lamartine, Benjamin Constant et Hugo, pour ne nommer que les illustres, ont-ils perdu ou gagné à ne pas se désintéresser de leur nation et de son histoire, de leur peuple et de sa souffrance ? Zola a-t-il eu tort de lancer le brûlot de

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

“J'accuse” ? Sa gloire en a-t-elle souffert ? Et aujourd'hui, parmi les vivants, l'une des œuvres les plus hautes, celle de Malraux, est née il me semble, de l'engagement d'un jeune être dans ce combat spirituel et sanglant qui oppose à la fois le corps et l'esprit. Certes, une œuvre comme la sienne transforme la politique ; il n'empêche que la politique pénètre dans la condition humaine, au point que c'est se condamner au néant, et singulièrement pour un romancier, que de prétendre l'ignorer. » La politique au fond est religion ; nous revenons à cet apogée de Chateaubriand.

“Insaisissables, parce que libres”

Après avoir examiné ces thèmes qui nourrissent cette conversation imaginaire, nous serions incomplets si nous n'évoquions pas le style de ces deux lointains anticonformistes. Tous les deux à leur manière sont proches par le goût féroce de la satire, la vigueur du trait et le sarcasme jubilatoire où s'exalte leur talent. Nous trouvons la veine qui était celle du Chateaubriand écrivant dans *le Conservateur* ou *le Constitutionnel* ou lançant quelques pamphlets comme autant de brûlots : « [...] je dis à tous des vérités dures. Je n'ai rien à ménager [...] Sans coterie, sans appui. Je suis seul chargé et seul responsable de moi. (25) » Chateaubriand et Mauriac appartiennent à la grande tradition des journalistes politiques, le Pascal des *Provinciales*, le Voltaire des *Lettres anglaises*, le Hugo de *Choses vues* ; ils en ont connu, comme eux, la griserie et les dures servitudes. Comme eux ils griffonnaient leur papier dans la fièvre de l'événement ou dans la bataille, pour les livrer à l'imprimeur. Le journaliste Chateaubriand est le plus vivant des écrivains et des hommes. Héritier des colères paternelles, sensible à tous les frissons de l'opinion, prompt à passer de l'indignation au mépris et de l'action au rêve, la politique a donné à son génie le plus beau divertissement qui lui convint en ce monde de vanité. Au vieux sobriquet de Colas (niais) appliqué par Mauriac au sage de Saint-Chamond, pourrait répondre celui de « grand dadais » décoché par Chateaubriand à Lamartine ; aux roseries de François Mauriac contre le « phalène », Laniel (« la dictature à tête de

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

bœuf »), et Georges Bidault, flottant l'un et l'autre comme un « bouchon » lors de la conférence des Bermudes (26), répond l'art du sarcasme de Chateaubriand contre le « régime pansu de Juillet » et ces hommes « qui chevrotent la fierté des obéissances », « ces pygmées [qui] font entendre aujourd'hui leur petit cri parmi les tombeaux des géants ensevelis sous les monts qu'ils ont renversés sur eux » (27).

Hommes inclassables, farouchement indépendants, ils sont insaisissables, parce que libres ; leur originalité procède de ce qu'ils se sont trouvés au basculement de deux mondes : Chateaubriand fut un voyageur entre deux rives, « homme des anciennes races » (Tocqueville), mais désireux d'être de son siècle, celui de la France post-napoléonienne. Mauriac se sent lui aussi à la charnière de deux mondes : le premier fondé sur l'incorporation, sur l'héritage, sur le respect, sur l'assimilation lente de tout un passé, de formes, de paysages, le second qui exalte la création spontanée, liberté indéfinie, et prône le rejet du passé. En veut-on un exemple ? Ouvrons le *Bloc-notes* de 1961 ; ô surprise, Chateaubriand en est l'objet, ou plutôt la victime : « Si Montherlant s'attriste aussi vite, je recopie à sans intention ce souvenir de voyage que nous confie Simone de Beauvoir dans son dernier livre : "Le tombeau de Chateaubriand nous sembla si ridiculement pompeux dans sa fausse simplicité, que pour marquer son mépris, Sartre pissait dessus." Cette miction sartrienne, ajoute Mauriac, est aussi importante pour moi dans l'histoire littéraire, que pour Goethe le canon de Valmy : c'est une ère nouvelle qui commence : celle du crachat ou du pipi sur les tombes illustres. Et nous, nous bercions dans leurs tombeaux ces morts bien-aimés. (28) »

Certes, Mauriac partage l'avis de Joubert, l'ami de Chateaubriand qui aimait Chateaubriand à la fureur, quoiqu'avec fureur, le trouvant à la fois admirable et parfois exaspérant. Mais tous deux commencent dans cette admiration des génies et des chefs-d'œuvre, dans cette culture aristocratique, qui se rompt une fois avec la Révolution française, puis une seconde fois au milieu du XX^e siècle. À la rupture permanente comme mode de vie et de pensée, Chateaubriand et Mauriac opposent la continuité de l'être, qui fait écrire à François Mauriac cette fort belle phrase dans le *Bloc-notes* de septembre 1965 : « Je ne suis pas devenu, j'ai été, et

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

cette permanence, en dépit des années qui s'écoulaient, m'aura donné, dès ce monde-ci, la foi en cette part de moi-même qui n'a pas d'âge, qui échappe au temps. » Ultime vérité pour Chateaubriand, qui déclarait : « Ma tombe a de ma naissance, ma naissance a de mon tombeau. »

1. Mais sa connaissance de Chateaubriand ne se limite pas à ce seul ouvrage : « samedi 1^{er} août 1953 : Ce garçon de l'Istiquial, il me concède, en s'excusant, beaucoup, que l'auteur français qui l'a le plus marqué est Charles Maurras. Je lui assure que je n'en suis pas affecté, et même que je le trouve fort bon. Il me dit aussi que la ville vers laquelle il se tourne n'est pas la Mecque, mais Cordoue et Grenade (il est d'une famille très ancienne, et ses ancêtres sont venus d'Espagne). Le dernier Abencérage : j'aurai vu les larmes du Maure » (François Mauriac, *Bloc-notes*, Le Seuil, 1993, t. I, p. 90).
2. Voir François Mauriac, *la Rencontre avec Barrès*, la Table Ronde, 1994.
3. Albert Thibaudet, *Réflexions sur la littérature*, Gallimard, 1938, à propos de l'ouvrage de Barrès, *la Grande pitié des Églises de France*, p. 42 à 51.
4. François Mauriac, *Bloc-notes*, t. V, mars 1969.
5. François René de Chateaubriand, *De l'Angleterre et des Anglais*, in *Œuvres complètes*, Ladvocat, 1826-1831, t. XXI, p. 5.
6. *Un adolescent d'autrefois*, in *les Chefs-d'œuvre de François Mauriac*, Cercle du bibliophile, t. XXVI, p. 165.
7. François René de Chateaubriand, *Génie du christianisme*, I, V, XIV, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 595 et suiv.
8. François Mauriac, *le Mystère Frontenac*, Le Livre de Poche, 1979, p. 40-41.
9. François René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XLIII, chapitre xiv.
10. *Idem*, livre XXX, chapitre ix.
11. François Mauriac, *Bloc-notes*, t. II, p. 95.
12. François René de Chateaubriand, *De la morale des intérêts et de celle des devoirs ou du système ministériel considéré dans ses effets moraux*, in *Grands écrits politiques*, Imprimerie nationale, 1993, t. II, p. 542.
13. François Mauriac, *Bloc-notes*, t. I, p. 106.
14. *Ibid.*, t. I, p. 107.
15. François René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXXII, chapitre viii (à propos de Polignac).
16. François René de Chateaubriand, *Études historiques*, 1831, préface, p. lxcv.
17. François René de Chateaubriand, *Études historiques*, in *Œuvres complètes*, t. V bis, p. 314.
18. François René de Chateaubriand, *Proposition relative au bannissement de Charles X*, in *Grands écrits politiques*, op. cit., t. II, p. 636.
19. François Mauriac, *le Mystère Frontenac*, op. cit., p. 108.
20. *Idem*, p. 188.
21. François Mauriac, *Bloc-notes*, t. II, p. 170.

ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

Dialogue aux Enfers :
Mauriac, Chateaubriand,
Barrès

22. *Idem*, t. I, p. 288 (août 1955).
23. François René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXV, chapitre II.
24. François Mauriac, *Bloc-notes*, t. II, p. 138.
25. François René de Chateaubriand, *De la Restauration et de la monarchie électorale*, 1831, in *Grands écrits politiques, op. cit.*
26. François Mauriac, *Bloc-notes*, t. I, p. III (conférence internationale qui se tient du 4 au 8 décembre 1959).
27. François René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXXV, chapitre XI et XII.
28. François Mauriac, *Bloc-notes*, t. III, p. 55 (avril 1961).

■ Jean-Paul Clément, écrivain et historien, ancien professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, est correspondant de l'Institut. Directeur de la Maison-musée de Chateaubriand, à Châtenay-Malabry, président de la Société Chateaubriand, président fondateur de la Nouvelle société des études sur la Restauration, il a notamment publié une édition critique des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand (Gallimard, « Quarto », 1997) et *Chateaubriand : biographie morale et intellectuelle* (Flammarion, 1998).